

DOSSIER DE PRESSE



25 JUIN — 9 OCTOBRE 2016

1911-1996

JEAN MARTIN

DE L'ATELIER À LA SCÈNE

LA PISCINE - ROUBAIX



SOMMAIRE

| | |
|---|-----------|
| Communiqué de presse | 3 |
| Publications | 4 |
| Autour de l'exposition | 4 |
| Repères biographiques | 5 |
| Extraits de textes | 8 |
| Visuels disponibles pour la presse | 15 |
| Informations pratiques | 17 |



JEAN MARTIN (1911 - 1996) DE L'ATELIER À LA SCÈNE

Exposition du 25 juin au 9 octobre 2016

Du 25 juin au 9 octobre, La Piscine propose une exposition inédite sur l'oeuvre de Jean Martin (1911-1996), peintre autodidacte lyonnais présent dans les collections roubaisiennes grâce aux récentes donations faites au musée en 2011 et 2013.

Cette exposition est l'occasion de découvrir l'univers original de Jean Martin, marqué par un style réaliste et expressionniste, mais également ses nombreuses contributions pour les mondes du théâtre et de la télévision.

Contemporain des artistes du groupe Témoignage, Jean Martin naît à Lyon en 1911. Autodidacte, il est très tôt soutenu par le galeriste Marcel Michaud avec lequel il partage l'ambition d'un art social nourri des conquêtes du Front populaire. En marge des débats autour de la querelle du réalisme, Jean Martin développe une « peinture de la réalité » marquée par l'ascendance des peintres du XVI^e siècle allemand, dans le sillage de Matthias Grünewald, tout comme par l'expressionnisme flamand contemporain du groupe de Laethem-Saint-Martin. À l'image de Stanislas Fumet, la critique souligne une manière sans véritable équivalent dans la peinture française contemporaine, un trait aigu ciselant un coloris fondu dans une pâte d'émail, « Jean Martin fait des tableaux comme des poteries. [...] Une matière picturale admirable, cuite, émaillée ; enserrée dans des traits volontaires plutôt que dans des contours sensibles. » En 1938, sa rencontre avec le critique Henri Héraut, fondateur du groupe Forces Nouvelles, se révèle des plus déterminantes, l'artiste se voyant dès lors associé à plusieurs manifestations nationales visant à conforter le réalisme comme l'écho privilégié des aspirations collectives, parmi lesquelles l'exposition du groupe Nouvelle Génération organisée la même année à Paris à la galerie Billiet-Vorms. Peintre de la guerre d'Espagne, puis de la défaite, il participe en 1940, aux côtés de l'éditeur Marc Barbezat, à la naissance de la célèbre revue littéraire L'Arbalète, dont il dessine la première de couverture. Après-guerre, Jean Martin quitte Lyon pour Paris où il participe au renouveau des arts de la scène en créant décors et costumes pour des productions théâtrales qui lui font côtoyer parmi les figures majeures du spectacle français. Il fonde, au début des années cinquante, la galerie Art et tradition chrétienne prenant une part active au renouveau de l'art sacré durant les années conciliaires.

Dans le cadre d'une série de donations consenties par la famille de l'artiste à des institutions publiques depuis 2005, La Piscine de Roubaix reçoit en 2011, *Le Fils du bedeau* (1933) et *Le Noyé* (1937) puis *L'Exilé* (1938), trois peintures particulièrement significatives des choix esthétiques de l'artiste durant les années 1930, viennent ainsi compléter le fonds roubaisien de peintures réalistes de cette décennie. Deux ans plus tard, c'est l'intégralité du fonds concernant l'activité du peintre pour le théâtre qui intègre les collections roubaisiennes. Plus de deux cents documents – dessins préparatoires et maquettes de l'artiste, mais également de Jean Bertholle et de Christian Bérard, ou encore des photographies de Boris Lipnizki – permettent d'apprécier la contribution du peintre dans le domaine du décor et du costume. Destinées à entretenir la fortune critique de l'artiste, ces deux libéralités viennent aussi nourrir le double vocable de La Piscine, musée d'Art et d'Industrie. Réalisée avec le soutien de l'association Mémoire du peintre Jean Martin, l'exposition s'organise autour de sept sections retraçant l'itinéraire du peintre ; depuis sa première exposition au Salon d'Automne de Lyon en 1933 jusqu'à ses collaborations théâtrales et télévisuelles de l'après-guerre, aux côtés de Maurice Jacquemont, Louis Jouvét ou Pierre Blanchard.

PARCOURS DE L'EXPOSITION

Introduction
Genèse d'un autodidacte
Un réalisme social
1936 - 1939 : l'Espagne ou l'introduction à la guerre
L'art en Résistance
Les figures de l'intime
Jean Martin et les arts de la scène

COMMISSARIAT

Commissariat général : Alice Massé, Conservatrice adjointe de La Piscine – Musée d'art et d'industrie André Diligent de Roubaix

Commissariat scientifique : Jean-Christophe Stuccilli, Historien de l'art, attaché de conservation du patrimoine au musée des Beaux-arts de Lyon

La scénographie de l'exposition est réalisée grâce au généreux concours des peintures Tollens.

HORAIRES

Du mardi au jeudi de 11h à 18h
Le vendredi de 11h à 20h
Samedi et dimanche de 13h à 18h
Fermé le lundi.

TARIFS

Plein : 5,5€ / Réduit : 4€
Gratuit pour les moins de 18 ans

CONTACT

La Piscine
23, rue de l'Espérance
59100 Roubaix
T. + 33 (0)3 20 69 23 60
lapiscine.musee@ville-roubaix.fr
www.roubaix-lapiscine.com

CONTACTS PRESSE

Presse nationale et internationale
Emmanuelle Toubiana
Tambour Major
tél. + 33 (0)6.77.12.54.08
emmanuelle@tambourmajor.com

Presse régionale
Marine Charbonneau
tél. + 33.(0)3.20.69.23.65
mcharbonneau@ville-roubaix.fr

PUBLICATIONS

LES JEAN MARTIN DE LA PISCINE

Auteur(s) : Sous la direction d'Alice Massé, Conservatrice adjointe de La Piscine – Musée d'art et d'industrie André Diligent de Roubaix et de Jean-Christophe Stuccilli, historien de l'art, attaché de conservation du patrimoine au musée des Beaux-arts de Lyon

Jean Chamarat, écrivain et producteur de télévision, ami et collaborateur de Jean Martin

Fanny Legru, historienne de l'art



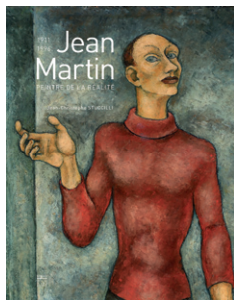
Prix : 26 €
Reliure : Broché à rabats
Pages : 304
Illustrations : 450
Format : 16,3 x 23,5 cm
Langue(s) : Français
Editeur(s) : Snoeck
Date de parution : juin 2016

JEAN MARTIN (1911-1996), PEINTRE DE LA RÉALITÉ

Auteur(s) : Jean-Christophe Stuccilli, historien de l'art, attaché de conservation du patrimoine au musée des Beaux-arts de Lyon, en charge des relations avec l'enseignement supérieur.

Préface de Bruno Gaudichon, directeur de La Piscine - Musée d'art et d'industrie de Roubaix .

Texte d'archive de Marc Barbezat (1913-1999), fondateur de la revue l'Arbalète en 1940 et de la maison d'édition du même nom.



Prix : 39 €
Reliure : Broché à rabats
Pages : 320
Illustrations : 337
Format : 22 x 28 cm
Langue(s) : Français
Editeur(s) : Coédition Association des Amis de Jean Martin / Somogy éditions d'Art
Date de parution : juin 2016

AUTOUR DE L'EXPOSITION

VISITE GUIDÉE POUR INDIVIDUELS :

Tous les samedis de 16h à 17h

Tarif : Droit d'entrée au musée. Sans réservation. Places limitées. Inscription à l'accueil dans la demi-heure qui précède la visite.

GROUPES :

20 personnes maximum. Visites en français, anglais ou néerlandais.

Tarif pour 1h en semaine: 72 € par groupe + l'entrée par personne

Pour 1h30: 90 € par groupe + l'entrée par personne.

Visite limitée à 1h après 18h, les week-ends et jours fériés: 90€ par groupe + l'entrée par personne

Réservation obligatoire au 03 20 69 23 67 ou musee.publics@ville-roubaix.fr

LE « PAPOTER SANS FAIM »

Mardi 27 septembre 2016 à 12h30

Découvrez l'exposition avec un guide. La discussion se poursuit ensuite, tous ensemble, dans le restaurant du musée

7€ + l'entrée et le prix du repas par personne. Réservation indispensable auprès du service des publics.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

JEAN MARTIN (LYON, 1911- LYON, 1996)

D'après la monographie de Jean-Christophe Stuccilli, *Jean Martin (1911-1996), peintre de la réalité*, Paris, Somogy, Éditions d'art, 2016

1911 : Naissance de Jean Marie Louis Martin dans le quartier de Vaise à Lyon. Sensibilisé à l'art par son grand-père, Jean Martin pratique le violon et le dessin dès son plus jeune âge.

1926 : Âgé de quinze ans, il entre comme apprenti chez le fabricant marseillais de vermouth, Noilly Prat. Très rapidement, de manutentionnaire il y devient comptable, ce qui lui permet de s'adonner, au revers des fiches de facturation, à sa passion du dessin.

1927 : Rencontre le peintre Lucien Féchant (1891-1973), également salarié de Noilly Prat, qui l'initie à la peinture et joue le rôle de mentor. Il présente à Jean Martin de nombreux artistes et personnalités du milieu de l'art lyonnais, tels que Marius Mermillon, Joseph Jolinon ou le sculpteur Georges Salendre (1890-1985) qui l'encourage à pratiquer la taille directe.

1930 : Fait la connaissance de Rose Favre (1915-2010), dite Rosette, une jeune Suisse.

1932 : Jean Martin épouse Rosette qui donne naissance à leur première fille, Janine.

1933 : Rencontre le critique et galeriste Marcel Michaud lors du Salon d'automne auquel Jean Martin envoie un *Autoportrait*, *Le Fils du bedeau* et la *Première communiant* remarquables par la critique.

1934 : Après le refus de son *Nu blond* jugé indécent par le jury du Salon d'automne, Jean Martin présente ses œuvres au Salon du Sud-Est ; il y participera annuellement jusqu'en 1947.

Quitte le quartier de Vaise pour s'installer avec sa famille dans un appartement-atelier près de la place Bellecour à Lyon.

Prend part aux côtés d'Albert Gleizes, de Claudius Linossier et de Jean Couty à la première exposition organisée par Marcel Michaud.

1935 : Participe pour la première fois au Salon des indépendants à Paris. En novembre, dans une manifestation du groupe Bâisseurs placée sous l'égide des Amis de l'Union soviétique, Martin expose à la Bourse du travail de Lyon *L'Homme qui mange*. En décembre, la galerie André Sornay accueille les œuvres de Jean Martin dans un accrochage réunissant également Jean Couty et Georges Salendre. Cette manifestation se reproduit chaque année jusqu'en 1938 et est l'occasion pour l'artiste de nouer des liens avec le conservateur du musée des Beaux-arts de Lyon, René Jullian, ainsi qu'avec le préfet du Rhône, Émile Bollaert.

1937 : Bouleversé par la guerre d'Espagne, Jean Martin réalise ses œuvres les plus emblématiques, parmi lesquelles *Les Aveugles*, *Le Noyé* et *Le Crucifié*, particulièrement remarquables lors du Salon du Sud-Est.

1938 : Repéré par le critique Henri Héraut lors du Salon des indépendants, Jean Martin est invité à participer à l'exposition du groupe Nouvelle Génération à la galerie Billiet-Vorms à Paris auprès d'André Fougeron et des peintres du groupe de Forces Nouvelles.

Premier voyage en Italie. Martin visite Venise, Padoue, Florence et Sienne et découvre la peinture à tempera du XV^e siècle qui aura une forte influence sur son œuvre d'après guerre.

1939 : Naissance de sa seconde fille, Françoise. En avril se tient à la galerie de la Guilde du Livre à Lausanne la première exposition personnelle de Jean Martin : la critique salue le « réalisme dramatique » de son œuvre. Le succès de la manifestation encourage la galerie à accueillir de nouveau les œuvres de l'artiste en décembre de la même année. En septembre, Jean Martin est incorporé dans les troupes du Levant et mobilisé jusqu'à l'armistice à l'aérodrome de Valence-Chabeuil (Drôme), où il continue de peindre dans l'attente d'un ordre de départ pour la Syrie qui ne viendra jamais.

1940 : Entame une importante correspondance avec Marc Barbezat (1913-1999), dont découle la création de la revue intitulée *L'Arbalète*, en opposition aux armes automatiques et modernes qui font rage alors ; le premier numéro présente une illustration de Jean Martin en guise de couverture.

Paul Selz, jeune courtier installé à Cahors, propose à Martin d'exposer ses œuvres en zone libre chez le galeriste parisien Jacques Tedesco exilé à Marseille. Cette collaboration constitue un succès commercial grâce aux amateurs parisiens réfugiés dans le sud de la France.

Rencontre l'industriel et collectionneur Claudius Côte (1881-1956), qui lui achète et commande plusieurs peintures.

1941 : La vente de ses œuvres permet à Jean Martin de présenter sa démission auprès de Noilly Prat après quinze années de service.

Assiste à la représentation de *L'Étoile de Séville* avec Marcel Michaud et fait la connaissance du metteur en scène Maurice Jacquemont.

1942 : Défiant l'occupant allemand, Jean Martin peint un Saint Sébastien circonscrit dominant les hauteurs de

Lyon. Exposée au Salon du Sud-Est l'année suivante puis à la galerie Folklore de Marcel Michaud, l'œuvre est perçue par le journaliste Pierre Crénesse comme un acte de résistance intellectuelle.

1943 : La revue L'Arbalète devient une maison d'édition du même nom et Marc Barbezat y publie un recueil de Dessins par Jean Martin. Réunissant vingt-trois nus féminins, l'ouvrage connaît un grand succès.

1944 : L'État achète au Salon du Sud-Est, et dépose au musée des Beaux-arts de Lyon, *La Longue Chemise*, première oeuvre de Jean Martin à intégrer les collections publiques.

En mars, Marcel Michaud consacre une exposition à Jean Martin dans sa galerie Folklore réunissant les dessins de nus publiés chez L'Arbalète et ses peintures de guerre.

Après l'arrestation en mai de son ami René Leynaud, Jean Martin décide de quitter Lyon pour s'installer, jusqu'en octobre, avec sa famille et celle de Michaud, dans la propriété du galeriste Noël Grange à Saint-Cyr-de-Valorges.

Pour le journal *Fraternité*, il illustre le poème *L'Homme de douleur* de Jean Marcenac par un nu masculin dédicacé « À mes amis torturés par la milice ».

1945 : Première exposition à la galerie parisienne de Katia Granoff (1895-1989) rencontrée pendant la guerre.

Réalise le dessin de la linogravure pour la couverture du programme de la commémoration de la fête nationale polonaise du 3 mai 1791 organisée au théâtre des Célestins à Lyon.

Fait la connaissance du peintre grec Praxitèle Zographos (1906-1990).

Signe un contrat de trois ans avec le galeriste marseillais Alexandre Jouvène.

Ce dernier s'engage à acheter douze toiles par an à l'artiste payées 50 % du prix fixé et organise toute exposition des œuvres de l'artiste.

Cet accord contraignant en raison de la clause de première vue sera rompu dès l'année suivante.

1946 : Quitte Lyon pour s'installer en région parisienne à Montgeron (Essonne, anciennement Seine-et-Oise).

En septembre, Jean Martin expose au Luxembourg aux côtés, en particulier, de Pierre Charbonnier, Jean Couty et Albert Lenormand, dans une manifestation consacrée aux peintres lyonnais.

Première exposition personnelle parisienne à la galerie de Jacques Tedesco.

1947 : Rencontre le collectionneur Georges Descours, président des Amis du musée national d'Art moderne, qui lui propose un atelier au 90, rue d'Assas à Paris. Face à quelques difficultés financières, Jean Martin suit les conseils de son ami Lucien Chardon (1918-2004) et signe sa première collaboration dramatique avec

Maurice Jacquemont et le groupe de Théâtre antique de la Sorbonne pour la représentation d'Agamemnon d'Eschyle.

En novembre-décembre, Jean Martin participe à la mise en scène d'*Œdipe-Roi* de Sophocle par Pierre Blanchar auprès de Pablo Picasso et François Ganeau, ce dernier le recommandant ensuite à Louis Jouvet pour la mise en scène de *Dom Juan* de Molière au théâtre de l'Athénée.

1948 : Quitte Montgeron pour le quartier de Ménilmontant à Paris.

En mai, Martin collabore de nouveau avec Maurice Jacquemont pour la création de *Yerma* de Federico García Lorca au Studio des Champs-Élysées.

1949 : Participe à l'exposition dédiée à l'art sacré à la galerie Comte de Grenoble.

De mai à juillet, Jean Martin endosse le rôle de directeur artistique des manifestations organisées à Valence dans le cadre du 6^e centenaire du rattachement du Dauphiné à la France.

1950 : Collabore à cinq reprises avec le metteur en scène Raymond Hermantier, notamment lors du festival d'art dramatique de Nîmes.

En octobre, son talent dans l'art du masque lui vaut d'être associé à la mise en scène de *La Revue de l'Empire* au théâtre de l'Empire.

1951 : Jean Martin signe désormais Jean-Martin afin d'éviter la confusion avec de nombreux homonymes. Par l'intermédiaire de l'ancien préfet de la Drôme, Pierre de Saint-Prix, Jean Martin fait don au musée des Beaux-Arts de Valence de sa toile *Les Petits Chevaux*. Sollicité par Jean Chatenet, Martin conçoit les décors, les costumes et l'affiche pour *La Nuit des fous*, première production de Guy Rétoré avec sa compagnie, La Guilde.

D'octobre à novembre, la galerie Drouant-David consacre une exposition à Jean Martin dévoilant pour la première fois ses recherches picturales a tempera.

En décembre, il participe à la mise en scène de *Barbe-Bleue*, opéra-bouffe de Jacques Offenbach au théâtre de Ménilmontant.

1952 : Souhaitant s'investir dans le renouveau de l'art sacré, Jean Martin crée avec son épouse et le peintre d'icônes Henri Coutant, dit Henry Corta (1921-1998), rencontré deux ans plus tôt, le collectif Art et Tradition chrétienne (ATC).

Participe à la mise en scène par Albert Médina d'*Électre* de Sophocle au théâtre de l'Œuvre à Paris, puis à la représentation de *Capucine* de Madeleine Barbulée par les Guides de France invités par La Guilde de Rétoré.

D'avril à mai, et pour la première fois depuis son départ en 1946, Jean Martin expose de nouveau à Lyon, galerie Grange.

1953 : Conçoit costumes et décors pour la mise en scène de *La Vie et la mort* du roi Jean par Guy Rétoré. En juin, Martin donne une conférence sur le métier de peintre à la communauté Boimondau à Valence à l'occasion de l'« Exposition d'art populaire ». Le 8 décembre, la galerie Art et Tradition chrétienne (ATC) est inaugurée au numéro 40 de la rue Saint-Sulpice à Paris avec l'exposition « La Vierge à travers les sceaux des grands siècles chrétiens ».

1954 : Dernière collaboration théâtrale de Jean Martin pour la mise en scène des Grenadiers de la reine de Jean Cosmos au théâtre de Ménilmontant. Dès lors et pour plus d'une décennie, l'artiste décide de se consacrer pleinement à la galerie ATC et à l'art sacré.

1957 : Figure au nombre des « Artistes lyonnais contemporains » exposés au musée d'Art moderne de la Ville de Paris à l'initiative du groupe Paris-Lyon. En février, sa fille aînée, Janine, entre dans la congrégation des Petites Sœurs de Jésus. Inspiré par Alfred Manessier et Fernand Léger, Martin conçoit des compositions abstraites pour les vitraux de la chapelle du collège Saint-Sulpice à Paris.

1963 : Françoise, la seconde fille du peintre, entre à son tour dans la vie religieuse au sein de la communauté des sœurs du monastère de l'Épiphanie à Eygalières.

1967 : Fermeture en janvier de la galerie ATC. Martin et son épouse s'installent dans une chaumière à Conches-en-Ouche dans l'Eure, où ils accueillent les premiers temps des expositions d'art sacré. Séjourne au Liban et reçoit une commande du père Gabriel Duplay (1911-1980) pour l'aménagement de la chapelle du couvent des Jésuites de Tanail à Chtaura. Voyage à Varsovie en compagnie du père Duplay.

1968 : Adhère au groupe Formes & Muraux créé à Lyon en 1966 par le dinandier Maurice Perrier. Ce collectif dédié à l'union des arts plastiques et de l'architecture donne lieu à l'ouverture d'une galerie éponyme à Lyon dans laquelle Jean Martin expose à différentes reprises ses œuvres gravées. Présente sa série intitulée « *Les Juges* » à la galerie Mouffe, rue Mouffetard à Paris. Très remarquée par la presse, cette exposition signe le retour de l'artiste à l'art profane.

1969 ET 1970 : Jean Martin est sollicité par Jean-Paul Carrère pour la réalisation des costumes et de l'imagerie pour deux volets d'une émission télévisée à caractère historique, la Chronique des siècles.

1975 : Expose trente-cinq toiles accompagnées de dessins et de lithographies à la galerie Bengtsson de Stockholm.

1976 : Quitte la Normandie et revient à Paris. Séjour en Corse durant lequel il réalise une série de dessins inspirés par l'anthropomorphisme des rochers des environs de Bonifacio et Capinero.

1979 : La Ville de Paris lui décerne la médaille d'argent.

1982 : Publication du recueil de textes Jean Martin aux éditions Mayer.

1983 : D'avril à mai, une importante rétrospective de l'œuvre de Jean Martin a lieu à la galerie parisienne de Katia Granoff.

1986 : Retourne dans sa ville natale pour des raisons de santé.

1988 : Martin expose à Lyon, sur les cimaises de la galerie Alain Georges, des œuvres couvrant la période de 1933 à 1982 ; l'accueil réservé à sa production tardive est mitigé.

1990 : Invité d'honneur du 103^e Salon de printemps organisé par la Société lyonnaise des beaux-arts.

1991 : À l'occasion de sa participation à l'exposition « Lyon sacré », l'artiste est interviewé par Alain Vollerin et revient sur l'ensemble de sa carrière.

1993 : L'exposition « Jean Martin : 60 ans de peinture » est organisée par l'architecte Jean-Jacques Renaud au fort de Vaise à Lyon.

1996 : Mort de l'artiste à Lyon. L'association Mémoire du peintre Jean Martin est aussitôt créée et présidée par son ami et ancien collaborateur Jean Chamarat, dit Jean Chatenet. Comptant près de quatre cents adhérents aujourd'hui, l'association n'aura de cesse d'œuvrer à la diffusion de l'œuvre de Jean Martin en organisant des expositions et en soutenant Rose Martin, sa veuve, ainsi que leurs filles, dans les dons consentis à différents musées.

EXTRAITS DE TEXTES

LE RÉALISTE DEVIENT VISIONNAIRE

« Voilà ce qu'on attendait !

Une œuvre qui ne se complaise pas dans la répétition de l'identique procédé ; une œuvre non pas systématique comme celle de certains puzzles surréalistes, mais celle qui n'utilise aucun artifice : une œuvre penchée sur le réel, soucieuse de ne pas se détacher de la réalité, non pour se coller à elle et y mourir, mais qui entre dans le charnel, le quotidien, et placé là, en fait éclater les beautés ? [...] Martin, dans sa peinture, est revenu à un réalisme précis, soucieux d'exécuter fidèlement ce que l'observation lui fournissait, dans ses portraits impitoyables, ses nus vigoureux, dans les personnages de ses compositions, mais il n'est pas tombé dans le piège d'une minutieuse et terne reproduction du monde extérieur. Il a représenté des gestes quotidiens ; aux monstres, aux fantômes, il a préféré le corps humain avec ses seuls muscles. Et c'est là signe de puissance. La violence des faibles n'ose se faire violence ; le faible ne sait renoncer aux apparences de la violence. Ce n'est pas en choisissant une scène de carnage que l'artiste prouvera sa puissance, ni s'il remplace des hommes de chair par des marionnettes qu'il fera preuve d'imagination. Martin, lui, a en tout cas renoncé aux signes extérieurs d'originalité. Quand il veut peindre un corps de femme, il accepte ce sujet ; il observe seulement tandis que ce corps l'enthousiasme. À mesure qu'il en comprend les contours, le trait chemine sur la feuille de papier, le corps renaît, mais, en reprenant vie, il change de nature. La chair paraissait confuse, la voici claire, saisie dans ses masses ; plus encore, le spectateur émerveillé voit, comme pour la première fois, le mouvement de cette hanche, celui de cette épaule, et leurs deux mouvements, se répondant ou se heurtant, unis l'un à l'autre. Avec quelle fougue ce corps est exalté ! C'est que le tempérament violent de Martin anime tout ce qu'il touche. Tout est simplifié, non pas appauvri, mais ramené à l'essentiel, et comme amplifié ; tout prend une allure puissante. Et cette œuvre s'impose à nous ! Elle est vraiment représentative avec une rare vigueur de l'art vivant aujourd'hui. Non qu'elle se détache de l'œuvre de ses aînés. Bien au contraire, on retrouve par exemple dans les croquis de Martin la fougue des nus de Rodin, dans ses paysages la matière de ceux d'Utrillo, et les belles lignes architecturales de ses sujets ne sont pas sans rappeler les figures de Modigliani. D'une façon plus curieuse, l'œuvre de Martin, principalement dans ses portraits, se rattache aux peintres allemands du XVI^e siècle : à Dürer, à Grünewald, mais si Martin paraît rappeler leur précision, ce n'est pas une imitation tout extérieure : il les retrouve par cet amour furieux et précis qu'il ressent pour la réalité.

Il force à tel point le réel, ne laissant rien échapper, qu'il le rend saisissant. Quelques fois même la réalité devient trop présente : on souhaiterait un réalisme moins soutenu, on voudrait que Martin se soumit moins à l'objet comme il lui arrive dans certaines scènes de travail, dans ses portraits de débardeurs ou de saltimbanques. C'est quand sa violence le mène qu'il donne le meilleur de lui-même. Alors, comme dans *Les Aveugles*, sur le glacis bleu de ses fonds se dressent des personnages dans leurs attitudes simples et superbes à la fois. Ses Crucifiés (qui ne sont pas des Christs) offrent leurs chairs obsédantes, leur nudité impitoyable. Leurs gestes ont tellement été dépouillés qu'ils apparaissent neufs, comme s'ils n'avaient jamais été vus, car l'observation aiguë de la réalité découvre des profondeurs insoupçonnées : le réaliste devient visionnaire. »

Marc Barbezat, « Jean Martin » [extrait],
Poésie 42, n° 9, mai-juin 1942

EXTRAITS DE TEXTES

Extrait de *Les Jean Martin de La Piscine, Gand, Éditions Snoeck, 2016*

AVANT-PROPOS

Dans sa préface au catalogue *Les André Maire et Émile Bernard* de La Piscine paru en 2014, Bruno Gaudichon rappelait combien la singularité de La Piscine s'était bâtie sur la personnalité de quelques figures - édiles, collectionneurs ou conservateurs, mais aussi artistes, amis et mécènes - et sur quelques rencontres déterminantes. Et combien la collection roubaisienne devait à la générosité privée et individuelle, bien davantage sans doute qu'aux gestes publics et collectifs.

L'exposition *Jean Martin (1911-1996). De l'atelier à la scène* qui se tient à Roubaix durant l'été 2016, et la présente publication qui l'accompagne, nouveau tome dans la série des catalogues de collection auquel s'attache le musée de Roubaix depuis plus d'une décennie, ne font pas exception.

Sans l'enthousiasme communicatif et les recherches émérites de Jean-Christophe Stuccilli, sans la persévérance des membres de la dynamique association Mémoire du peintre Jean Martin, sans la précieuse générosité enfin des filles de l'artiste, Janine et Françoise Martin, ainsi que d'Anne et Jean-François Meyer, légataires, l'artiste serait sans doute resté confiné parmi la foule de figures injustement inconnues ou méconnues qu'il nous plaît tant de contribuer à faire redécouvrir. C'est à Jean-Christophe Stuccilli en effet que nous sommes redevables d'avoir en quelque sorte rencontré Jean Martin, à travers son œuvre peint tout d'abord, puis à travers ses projets de costumes et de décors ; c'est à lui que revient l'idée des donations consenties au musée de Roubaix en 2011 et en 2013 ; c'est à lui enfin que nous devons l'exposition, rendue évidente étant donnée l'ampleur de la générosité familiale, qui ouvre cet été et dont il assure le commissariat scientifique.

Prenant la suite des hommages rendus à Jean Martin par le musée des Beaux-arts de Lyon en 2012 et par le musée du Hiéron à Paray-le-Monial en 2015, il nous incombe aujourd'hui de révéler combien, derrière ce patronyme si ordinaire (qui justifia l'adoption par l'artiste d'une signature à l'identité plus forte, Jean-Martin), se dissimule un homme au parcours singulier, auteur d'un œuvre profondément original. Un œuvre d'autodidacte et pourtant étonnamment savant dans ses références picturales et sculpturales. Un œuvre inscrit dans une tradition assumée mais portant une attention exacerbée aux chaos de l'histoire la plus contemporaine. Un œuvre surprenant dont les silhouettes dégingandées, les lignes d'horizon démesurément élevées ou à l'inverse surbaissées, la matière très riche et la palette « d'émail » ne peuvent que frapper l'esprit.

Au sein du musée de Roubaix, le fonds Jean Martin s'impose immédiatement par les échos qu'il suscite dans les collections. Offert en 2013, l'ensemble considérable de près de 400 œuvres et documents liés aux contributions théâtrales et télévisées de Jean Martin (qui comprend, outre des études de décors, de costumes et d'accessoires de ce dernier, quelques maquettes de costumes de Jean Bertholle et de Christian Bérard, ainsi que des clichés de Boris Lipnitzki) éclaire le renouveau des arts de la scène en France après-guerre. Il dialogue dorénavant avec les truculentes études de décors et de costumes signées par son contemporain Édouard Pignon (1905-1993), entrées dans les collections de La Piscine grâce à la générosité de sa fille et de son petit-fils et mises en exergue, parmi d'autres, lors de l'exposition organisée par La Piscine durant l'été 2006, Édouard Pignon.

Du rythme entre les choses. Les recherches de Jean Martin dans le domaine du spectacle évoquent en outre un fonds similaire et encore inédit, que le musée de Roubaix doit à l'heureuse initiative de Patrick Descamps, conservateur du musée ami et voisin de Bergues : soit plus de cent études de décors et de costumes, ainsi que neuf photographies, conçues vers 1943 pour les pièces *Manon* et *Amphitryon* par le peintre et graveur Gérard Cochet (1888-1969) et offertes en 2009 par la veuve de ce dernier.

Les trois peintures de Jean Martin destinées au musée de Roubaix dès 2011, emblématiques des « années expressives » de l'artiste, viennent quant à elles conforter les collections de peintures réalistes du musée et compléter l'ébauche de panorama de la production picturale des années 1930 : sur les cimaises, Jean Martin côtoie ainsi avec profit ses contemporains, et parfois membres, comme lui, du groupe *Forces nouvelles*, Amédée de La Patellière (1890-1932), André Fougeron (1913-1998), Roger Chapelain-Midy (1904-1992), Jean Lasne (1911-1940) ou Georges Rohner (1913-2000).

L'intégration du fonds Jean Martin dans les collections roubaisiennes répond ainsi à des orientations

scientifiques très affirmées, soit une curiosité jamais démentie pour des artistes qui, durant l'entre-deux-guerres, surent allier modernité et figuration, mais aussi une attention portée, dans l'héritage des convictions de Victor Champier, aux arts appliqués et plus particulièrement aux talents protéiformes d'artistes intéressés par la question de l'objet ou du décor, et donc souvent à celle des arts de la scène.

On ne s'étonnera alors aucunement des échos trouvés par l'œuvre de Jean Martin dans l'actualité la plus récente des collections permanentes du musée. Durant l'exposition Jean Martin. De l'atelier à la scène, la toile sur laquelle Jean Martin figure, au tout début des années 1950, le saint dont il porte le nom, Martin le miséricordieux, partageant son manteau avec un nécessiteux, trouve ainsi un heureux contrepoint dans le grand tableau que son contemporain, Georges Rohner, consacre au même sujet quelques années plus tôt. Offerte très récemment par la fille du peintre, Élisabeth Rohner, avec le soutien de sa fille Joséphine, cette toile a été restaurée à cette occasion et sera présentée pour la première fois au public dans la salle dédiée à la figure moderne, en écho aux recherches de Jean Martin. Où les missions de service public d'un musée de France trouvent tout leur sens et leur cohérence puisqu'alors programmation et travail de fonds sur les collections (enrichissement, conservation et restauration, documentation et valorisation) se nourrissent et se répondent l'un l'autre.

Faut-il signaler ici quelques autres coïncidences, plus inattendues, mais non moins intéressantes ? Ainsi de l'étonnante parenté de la statue de Pompée (que Jean Martin dessine et réalise en papier mâché pour la mise en scène de *Jules César* par Raymond Hermantier dans les arènes de Nîmes en juillet 1950) avec la figure de *L'Architecte romain* d'Henri Bouchard (1975-1960) qui borde l'escalier d'entrée du musée des Beaux-arts de cette même ville et dont plusieurs études ou répliques ont intégré les collections roubaisiennes avec le transfert de l'atelier du sculpteur en 2007. L'impressionnante monumentalité dépouillée des volumes et des lignes des deux sculptures n'interdit pas d'imaginer que le Lyonnais au centre de la saison de La Piscine cet été 2016 se soit expressément inspiré des réalisations du sculpteur dijonnais dont l'atelier sera restitué à l'identique au sein d'une aile neuve dont la première pierre devrait être posée d'ici quelques semaines.

Ainsi, d'une manière plus anecdotique mais qui parlera au public du musée de Roubaix, des maquettes de géants imaginées pour les célébrations à Valence du 6e centenaire du rattachement du Dauphiné à la France en 1949, qui résonnent sans surprise avec les coutumes locales. Ainsi enfin des évocations de deux participations de Jean Martin à des mises en scène de Raymond Hermantier dans le courant de l'année 1950 (À chacun selon sa faim et Jules César) à l'occasion desquelles il croisa sans doute et peut-être échangea avec Georges Delerue (1925-1992), musicien et compositeur né rue de Valmy à Roubaix et formé au Conservatoire de cette ville jusqu'en 1945, membre de maintes fanfares et harmonies locales, avant de connaître une carrière nationale et internationale des plus brillantes.

Issue de belles rencontres et de rares opportunités, répondant par ailleurs aux choix programmatiques défendus par La Piscine, l'entrée des œuvres de Jean Martin dans les collections du musée, et l'exposition qui en découle aujourd'hui, ne cessent d'enrichir le regard porté sur les collections qui leur préexistaient. De manière évidente ou plus marginale, ces coïncidences confortent quoiqu'il en soit la place de Jean Martin à Roubaix et plus largement dans un musée du Nord de la France.

Alice Massé
Conservatrice adjointe de La Piscine –
Musée d'art et d'industrie André Diligent
de Roubaix

À LA RENCONTRE DU « RÉALISTE VISIONNAIRE »

Au cœur du XX^e siècle, dans un mouvement général semblant indiquer Paris comme le seul endroit propice à la création en France, Lyon fait figure d'exception notable, accueillant des artistes de réputation nationale et suscitant une scène artistique locale extrêmement riche. Le musée des Beaux-arts de Lyon a, de longue date, célébré cette singularité et, notamment, rendu hommage, il y a quelques années, au travail de galeriste et de découvreur de Marcel Michaud.

Cette résurrection de l'aventure de la galerie Folklore révélait la figure de Jean Martin, peintre autodidacte très étrangement inscrit dans une modernité que, dès les années 1930, on a rapprochée des sinuosités maniéristes de l'expressionnisme belge et allemand. Sans aucun doute marqué par la remarquable exposition consacrée, en 1927, à l'art belge contemporain par Andry-Farcy au musée de Grenoble, le jeune Martin semble en effet s'inscrire dans l'univers du groupe de Laethem-Saint-Martin qui, dans les proches environs de Gand prolonge alors un phalanstère symboliste, épris de spiritualité et nourri du culte du précisionnisme primitiviste de l'art de la fin du Moyen Âge, entre Flandre et Allemagne. Si cette direction n'est pas totalement isolée dans la peinture française de cette époque – Jean Martin participe d'ailleurs à plusieurs salons et groupes artistiques de sa génération –, l'œuvre que nous donne à découvrir Jean-Christophe Stuccilli frappe d'emblée par sa singularité, par ce mélange inédit d'ancrage séculier et d'aspiration spirituelle. Il y a, à l'évidence, dans ce balancement périlleux, toute la recherche d'un artiste, solidement attaché aux engagements de sa génération au service d'une humanité écartelée entre les discours politiques et sociétaux contradictoires qui forment un siècle d'espairs et de chaos.

Au cœur de la querelle du réalisme, compagnon de route du groupe des Forces Nouvelles qui réagit à l'infailibilité de l'informel pour précisément promouvoir une esthétique de la réalité, Martin affirme, dans les années trente, un dessein humaniste proche des idéaux du Front populaire. Sans s'inscrire dans un mouvement politique, il est indéniablement marqué à gauche et cette conviction dirige son inspiration, jusque notamment dans les sombres années de l'Occupation.

La Tête de martyr (1938) est celle d'une victime de la guerre d'Espagne à laquelle font également référence *Les Aveugles* (1937), *Le jeune Exilé* (1938) est un déserteur antinazi de la Wehrmacht qui trouve refuge chez l'artiste. Et *Saint Sébastien* (1942), devant la ville de Lyon, est un martyr circoncis qui répond, comme un cri de conscience, aux lois et aux persécutions antisémites du régime de Vichy. La plus belle part de l'œuvre de Martin est sans doute celle des années trente et quarante qui exprime une vision du monde et une proposition artistique qui ne peuvent que toucher.

Après-guerre, Martin quitte Lyon pour Paris où il participe au renouveau des arts de la scène en créant décors et costumes – notamment des masques très impressionnants – pour des productions théâtrales qui lui font côtoyer des personnalités essentielles du spectacle français. L'ensemble très riche de maquettes, dessins et photographies que conserve le musée de Roubaix grâce à la générosité des filles de l'artiste et de l'association Mémoire du peintre Jean-Martin, permet d'apprécier cette contribution ambitieuse qui rappelle, par exemple, celle mieux connue d'Édouard Pignon auprès de Jean Vilar à la même époque. Dans son souci d'œuvrer à une expression artistique ouverte à tous, Martin est visiblement très investi dans sa mission au service du spectacle vivant qu'il prolonge en participant à d'importants projets pour la télévision. En ce sens, l'apport de Martin à l'aventure du théâtre contemporain est en parfaite cohérence avec les engagements de jeunesse du peintre lyonnais pour un art du partage avec le plus large public. Et, à l'évidence, le sens de l'effet, conquis à l'expérience de l'expressionnisme engagé, convient parfaitement à l'esthétique et à l'efficacité attendues par les metteurs en scène qu'il accompagne. Les projets pour *La Chronique des siècles* constituent une sorte d'aboutissement des recherches du peintre sur les techniques ancestrales et traditionnelles de la peinture. Cette quête prolonge évidemment le goût des citations stylistiques empruntées aux derniers feux du Moyen Âge, au graphisme aigu d'un Dürer, à l'expressivité d'un Grünewald ou aux compositions primitivistes flamandes ou italiennes qui s'affichaient dans les tableaux des années trente et quarante. La tempera lui permet notamment d'obtenir des effets de matière qui confirment en quelque sorte ceux que louait la critique des années trente en vantant les belles impressions d'émail profond.

Ces recherches, dans les années cinquante, nourrissent l'importante part religieuse de l'œuvre de Martin qui s'impose avec les ateliers et la galerie d'Art et Tradition chrétienne qu'il anime à Paris avec son épouse jusqu'en 1967. Ici encore, la volonté de témoigner induit une fidélité presque totale à la figuration et même une inscription revendiquée dans la tradition de l'art chrétien. Seuls quelques

projets décoratifs – par exemple les vitraux composés pour la chapelle du collège Saint-Sulpice à Paris – proposent un usage de l’informel qui paraît plus en phase avec les objectifs de dépouillement prônés par Vatican II. À bien y regarder, le chemin de Jean Martin affirme donc une véritable cohérence qui suit les engagements et les débats de sa génération.

Et c’est cette inscription dans le siècle qui est le fil conducteur du remarquable travail d’érudition et d’exégèse que propose Jean-Christophe Stuccilli dans son étude très complète de l’itinéraire et de l’œuvre de Martin. Prenant le relais des proches du peintre, il donne vie à l’impressionnante source documentaire amassée sur un artiste que, sans lui, l’histoire de l’art eût sans doute vite fait d’oublier. En reliant le parcours de Martin aux rencontres qu’il fit, notamment à Lyon, il donne à cette figure modeste l’épaisseur d’un exemple, la riche complexité d’un réceptacle culturel. Dans ce récit et ce portrait, Jean Martin nous apparaît comme un esprit curieux et ouvert, mais aussi comme un créateur obstiné et convaincu qui apporte aux questionnements de son époque une réponse singulière et marquante. On ne saurait trop féliciter et remercier un historien de l’art d’aller au-devant de telles personnalités mal connues ou oubliées et de nous faire partager leurs découvertes. Il y a, dans ce chantier de résurrection, comme un signe de fidélité aux convictions de Jean Martin, celles qui prévalaient aux choix de la galerie Billiet-Vorms présentant, en 1938, une nouvelle génération réunissant des communistes militants comme André Fougeron et Édouard Pignon et des chrétiens convaincus comme Jean Martin, celles qui prônaient l’efficacité d’un art accessible au plus grand nombre, celles qui prenaient part aux grands débats et aux grandes pages du siècle.

Merci donc à Jean-Christophe Stuccilli de nous révéler dans toute sa richesse, l’œuvre singulier du « réaliste visionnaire ».

Bruno Gaudichon
Conservateur en chef du Patrimoine
Conservateur de La Piscine - musée d’art
et d’industrie André-Diligent de Roubaix

INTRODUCTION

« Jean Martin fait des tableaux comme des poteries. [...] Une matière picturale admirable : cuite, émaillée ; enserrée dans des traits volontaires plutôt que dans des contours sensibles. [...] Il est de ceux qui ont besoin de décrire quelques scènes et qui même dans un portrait, ont à rapporter un fait ; ce n'est pas tellement une histoire de peinture qu'une histoire d'homme qui l'inspire. [...] Il semble être de ceux que la nouvelle peinture mettra demain en avant, ceux qui apportent quelque chose à leur époque plutôt qu'ils ne se bornent à tout lui emprunter. » À l'image de Stanislas Fumet relatant en 1942 une exposition du peintre à la galerie Jouvène à Marseille, nombreux sont les critiques à souligner tout au long des années trente, comme pendant l'Occupation, l'exigence figurative du peintre, invariablement associée à ses qualités graphiques ainsi qu'à ses recherches matiéristes. Qu'il s'agisse de Marcel Michaud, de Marc Barbezat, de Robert Morel, d'Henri Héraut, mais encore d'André Warnod, de Jean Wahl ou de Georges Besson, tous s'accordent à voir en Martin un moderne inscrit dans l'Histoire, soulignant un trait aigu, nourri aux leçons des Cranach, mais s'assouplissant volontiers au contact des œuvres de Suzanne Valadon ; un coloris fondu dans une pâte d'émail renouvelant aussi bien les ciels du Greco que les atmosphères glauques des paysages d'Amédée de La Patellière. Autodidacte, l'artiste s'abîme dès ses jeunes années dans l'étude des maîtres anciens, particulièrement ceux de la Renaissance allemande, copiant les monogrammistes des xve et xvie siècles tout autant que Dürer, Grünewald ou Schongauer. C'est en effet à la tradition expressionniste, la manière noire du Septentrion, que le peintre se rallie, trouvant là vivant les signes physiognomoniques de la souffrance de son siècle. Peintre de la guerre d'Espagne, puis de la défaite, Martin n'aura de cesse de recourir à l'expressivité pour dénoncer le désarroi d'une décennie marquée par la somnolence des démocraties et l'emprise des totalitarismes.

Contemporain des artistes du groupe Témoignage – Étienne-Martin, Jean Bertholle ou Jean Le Moal –, Martin demeure insensible à l'expression surréaliste. De même, l'esthétique « novecentesque » du retour à l'ordre portée par nombre d'artistes français de l'entre-deux-guerres, à l'image des figures du groupe Forces Nouvelles, Georges Rohner, Jean Lasne, Robert Humblot ou Henri Jannot, n'a-t-elle eu en réalité que peu d'influence chez Martin, pour qui la « calme grandeur » de la forme classique ne peut illustrer le « pressentiment complexe » contemporain. La ligne du gothique finissant, synthétique et analytique, constitue seule à son esprit le véhicule de la pensée moderne, faisant sien le jugement de Christian Zervos en 1936 : « L'œuvre de Grünewald nous satisfait si exactement qu'elle semble née de nos inquiétudes. »

Durant l'entre-deux-guerres, Martin collabore à plusieurs mouvements artistiques prônant un retour au réalisme en peinture à l'issue des expérimentations esthétiques du début du XX^e siècle ; parmi lesquels le collectif Nouvelle Génération créé par Henri Héraut en 1936, rassemblant les artistes du groupe Forces Nouvelles rejoints par Francis Gruber, André Fougeron ou Germaine Richier. *Les Aveugles* (1937), œuvre-manifeste dénonçant la montée des périls, est ainsi exposée en 1937 à la galerie Billiet-Vorms à l'occasion du deuxième salon de la Nouvelle Génération, avant d'être associée par Jacques Guenne à l'exposition itinérante « Jeunes peintres français et leurs maîtres » successivement présentée à Genève, Zurich, Berne, Lucerne et Bâle à partir de septembre 1942. À la Libération, Martin s'installe à Paris à l'image de son ami Marcel Michaud, auquel Yvonne Zervos confie l'animation de la galerie M.A.I., rue Bonaparte. Sa rencontre avec le peintre Praxitèle Zographos, alors membre de la Confrérie d'art de Paris, l'amène à une profonde remise en cause de sa manière – conséquence aussi du traumatisme de la guerre – qui se traduit par un retour à la technique primitive de la tempera. Alors même que sa génération fait le choix radical et définitif de l'abstraction, le peintre se heurte à un certain isolement lors de sa confrontation à la scène artistique parisienne et se tourne un temps vers le théâtre sur les conseils de Lucien Chardon et de Jean Le Moal. De 1947 à 1954, Martin participe ainsi au renouveau du théâtre français, collaborant avec Maurice Jacquemont, Louis Jouvet, Raymond Hermantier ou Pierre Blanchar, dont les mises en scène l'associent à Christian Bérard, Picasso ou encore Georges Delerue. Dans le même temps, le peintre participe activement aux débats qui agitent le milieu artistique autour de la querelle de l'art sacré. Les années cinquante et soixante sont vouées à l'animation de la galerie Art et Tradition chrétienne (ATC), installée au cœur de quartier Saint-Sulpice, haut lieu du renouveau de la catéchèse en France tout au long des années conciliaires. De Lyon à Paris, en passant par Marseille durant l'Occupation, le dessein artistique de Martin se fait ainsi l'écho des bouleversements du siècle. Pour autant sa place dans l'histoire de la peinture au XX^e siècle restait à préciser. Ce n'est d'ailleurs que très récemment que sa peinture figure aux cimaises de collections

publiques permettant à certaines œuvres-clés, comme *L'Homme qui mange* (1935), *Les Aveugles* ou encore *L'Exilé*, d'être confrontées aux productions contemporaines. Celles notamment des artistes du groupe Forces Nouvelles ou plus généralement des figures de la querelle du réalisme, mais encore celle de la Jeune peinture rassemblées autour d'Emmanuel David, animateur de la galerie Drouant-David, à partir de 1946. De même, la place de la galerie ATC restait-elle à situer dans le renouveau de l'art sacré après la Seconde Guerre mondiale.

(...)

C'est véritablement à partir de 2005 que le peintre suscite à nouveau l'attention des collections publiques à travers tout d'abord la donation à la bibliothèque municipale de Lyon de sa correspondance avec l'éditeur Marc Barbezat, échangée au cours de l'année 1940 à la faveur de la création de la revue *L'Arbalète* pour laquelle il dessine la première de couverture. Cet ensemble vient heureusement compléter l'importante correspondance entre Jean Genet et l'éditeur, préemptée par la direction du Livre pour la Ville de Lyon lors de la dispersion de la collection Barbezat à l'hôtel Drouot en 1999, restituant ainsi les contours d'une amitié littéraire majeure au XX^e siècle. Cette même année, le musée des Années Trente de Boulogne-Billancourt s'enrichit de deux œuvres significatives de l'artiste, *Les Blouses claires* (1938), mais surtout *L'Homme qui mange* (1935), véritable manifeste de la nouvelle union des partis de gauche, peint l'année même des débats de la querelle du réalisme initiés par l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR). Les œuvres de Martin au musée des Années Trente rejoignent celles d'artistes des groupes Forces Nouvelles et Nouvelle Génération, à l'image du *Noyé* de Rohner (1939) ou des *Horreurs de la guerre de Humblot* (1937). En 2008, Rose, Janine et Françoise Martin font don au diocèse de Lyon du tableau *Le Repas d'Emmaüs* (1990). L'année suivante, le musée des Beaux-arts de Lyon reçoit *Les Aveugles* – jadis offert par le peintre à Barbezat qui les lui restitue à la fin de sa vie –, mais aussi une rare épreuve de 1940, une linogravure réalisée après la défaite et reprenant la composition du tableau, ainsi qu'un ensemble de vingt-quatre dessins, parmi lesquels plusieurs études préparatoires. Rejoignant *Tête de martyr*, *Les Aveugles* offre au musée des Beaux-arts de Lyon une rare iconographie condamnant la guerre d'Espagne et, au-delà, l'échec du Protocole de Genève, directement inspirée de *La Table verte* de Kurt Jooss (1932). Les donations d'œuvres de l'artiste se poursuivent en 2011 avec l'entrée d'un *calvaire grünewaldien* (1940), peint pour une chapelle aux armées, dans les collections du musée d'Art religieux de Fourvière. La même année, *l'Autoportrait du peintre* (1933) vient compléter les collections du musée Paul-Dini de Villefranche-sur-Saône et La Piscine – musée d'Art et d'Industrie André-Diligent de Roubaix bénéficie de trois œuvres emblématiques des années trente : *Le Fils du bedeau* (1933), *Le Noyé* (1937) et *L'Exilé* (1938), rare représentation d'un déserteur de la Wehrmacht. En 2012, ce sont deux œuvres qui intègrent les collections du musée d'Art sacré du Hiéron de Paray-le-Monial, *L'Annonciation* (1934) et *Un soir sur la route d'Emmaüs* (1990). En 2013, enfin, Janine Martin, accompagnée par l'association Mémoire du peintre Jean-Martin, fait don à La Piscine de l'entier fonds concernant l'activité en lien avec le théâtre de son père, réunissant plus de deux cent quatre-vingts maquettes de costumes, dont certaines de Christian Bérard ou de Jean Bertholle ; ainsi qu'un important ensemble de photographies par Boris Lipnitzki illustrant des mises en scène de Louis Jouvet, Maurice Jacquemont, Raymond Hermantier, Pierre Blanchard ou Guy Rétoré.

(...)

Enfin, l'exposition « *Jean-Martin, de l'atelier à la scène* », organisée par La Piscine de Roubaix durant l'été 2016, souligne-t-elle le vingtième anniversaire de la disparition du peintre à travers la présentation d'œuvres des années trente au début des années cinquante ; révélant également pour la première fois au public les multiples collaborations pour le théâtre. La redécouverte de Jean Martin, à la fois peintre, illustrateur, créateur de masques et de costumes pour le théâtre, mais aussi directeur de galerie d'art sacré durant les années conciliaires, s'inscrit plus largement dans un renouveau des recherches relatives à l'histoire de la peinture et à la permanence de la figure au XX^e siècle, entre expressionnisme et réalisme.

Jean-Christophe Stuccilli
Historien de l'art
Attaché de conservation du patrimoine
au musée des Beaux-arts de Lyon,
en charge des relations avec
l'enseignement supérieur

VISUELS PRESSE



01. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
L'Exilé
1938
Huile sur panneau, 170 x 75 cm
Don de Françoise Martin en 2011
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



02. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
La Blessure au côté
1940
Huile sur toile, 92 x 73 cm
Collection particulière
Photographie : Photo-France / Patrick Chevrolat



03. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
La Femme aux gants verts
1941
Huile sur toile, 94 x 66 cm
Collection particulière
Photographie : Photo-France / Patrick Chevrolat



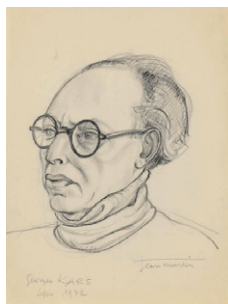
04. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Le Veilleur
1934
Huile sur toile, 115 x 80 cm
Collection particulière
Photographie : Photo-France / Patrick Chevrolat



05. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Les Aveugles
1937
Huile sur toile, 130 x 89 cm
Lyon, musée des Beaux-Arts
Photographie : Musée des Beaux-Arts de Lyon / Photo Alain Basset



06. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Autoportrait
1933
Huile sur toile, 146 x 97 cm
Villefranche-sur-Saône, musée Paul-Dini
Photographie : Villefranche-sur-Saône, musée Paul-Dini / Photo Patrick Chevrolat



07. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Études pour un portrait de Georges Kars
1942
Crayon sur papier, 35 x 26 cm
Lyon, musée des Beaux-Arts
Photographie : Musée des Beaux-Arts de Lyon / Photo Alain Basset



08. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Nu féminin
vers 1940
Crayon sur papier, 35,5 x 29,5 cm
Lyon, musée des Beaux-Arts
Photographie : Musée des Beaux-Arts de Lyon / Photo Alain Basset



09. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Première de couverture de la revue L'Arbalète, n°1
Mai 1940
Linogravure
Collection particulière
Photographie : Photo-France / Patrick Chevrolat



10. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Maquette pour les Géants de Valence - Diane de Poitiers, 6^e Centenaire du Rattachement du Dauphiné
1949
Gouache sur traits au crayon graphite sur papier
45,4 x 38 cm
Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince

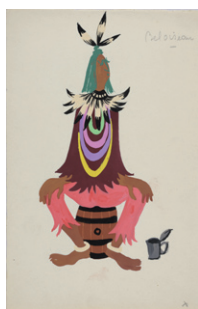


11. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Maquette de costume échantillonnée pour le personnage de Marguerite d'York
1970
Gouache sur traits au crayon graphite et échantillon de tissu sur papier, 31 x 23 cm (à vue)
Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



12. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Maquette de costume pour Pyrrhus dans la pièce Andromaque de Racine
1950
Gouache sur traits au crayon graphite sur papier épais, 32,5 x 24,8 cm
Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince

VISUELS PRESSE



13. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Maquette de costume pour Bel Oiseau dans la pièce Les Grenadiers de la reine de Jean Cosmos 1954

Gouache sur traits au crayon graphite sur papier
25,4 x 16,7 cm

Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



14. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Maquette de costume et de masque pour la mère de la Belle dans la pièce Barbe-Bleue de Jacques Offenbach 1951

Gouache sur traits au crayon graphite sur papier
32,5 x 23,3 cm

Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



15. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Maquette de costume pour le Héraut de Bretagne dans La Longue chasse du Roi Louis 1970

Gouache et encre sur papier
31,7 x 23,8 cm

Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



16. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Maquette de costume pour le Héraut de Bourgogne dans La Longue chasse du Roi Louis 1970

Gouache et encre sur papier, 31,1 x 23 cm

Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



17. JEAN MARTIN (1911 - 1996)
Comédien portant un masque réalisé par Jean Martin 1948

Tirage argentique noir et blanc sur papier, 8,6 x 6 cm

Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



18. Anonyme
Masque d'Égyptien réalisé par Jean Martin 1950

Tirage argentique noir et blanc sur papier, 23,5 x 17,5 cm

Don de Janine Martin, fille de l'artiste en 2013
Roubaix, La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent.
Photographie : Alain Leprince



JEAN MARTIN (1911 - 1996) DE L'ATELIER À LA SCÈNE

Exposition du 25 juin au 9 octobre 2016

INFORMATIONS PRATIQUES

Entrée du musée

La Piscine - musée d'art et d'industrie André Diligent
23, rue de l'Espérance
59100 Roubaix

Horaires d'ouverture

Du mardi au jeudi de 11h à 18h
Le vendredi de 11h à 20h
Les samedi et dimanche de 13h à 18h
Fermé le lundi, le 1^{er} mai et le jeudi de l'Ascension (5 mai 2016).

Tarifs

Billet couplé expositions temporaires et collections permanentes : 5,5€ / 4€

CONTACTS

La Piscine

T. + 33 (0)3 20 69 23 60
F. + 33 (0)3 20 69 23 61
lapiscine.musee@ville-roubaix.fr
www.roubaix-lapiscine.com

Presse régionale

Marine Charbonneau
T. + 33.(0)3.20.69.23.65
mcharbonneau@ville-roubaix.fr
www.roubaix-lapiscine.com

Presse nationale et internationale

Emmanuelle Toubiana
T. + 33.(0)1.39.53.71.60
P. + 33 (0)6.77.12.54.08
emmanuelle@tambourmajor.com

PARTENAIRES

La scénographie de l'exposition est réalisée grâce au généreux concours des peintures Tollens.

La Piscine est un service de la Ville de Roubaix. Elle est reconnue « Musée de France » par le Ministère de la Culture et de la communication. Pour sa programmation, elle bénéficie de l'aide de l'Etat, de l'appui de son association d'Amis du musée, de Méert Tradition, de Fedex International et de son Cercle d'Entreprises Mécènes.



TOLLENS



FedEx
Express

Office
du Tourisme
de Roubaix



LA PISCINE
LES AMIS

LA PISCINE
ROUBAIX
Cercle mécénat
& parrainage

LA PISCINE
ROUBAIX